

Proche-Orient : que peut le cinéma? L'Irak en guerre

Michel Euvrard

Number 254, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47269ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Euvrard, M. (2008). Proche-Orient : que peut le cinéma? L'Irak en guerre. *Séquences*, (254), 7–7.

PROCHE-ORIENT : QUE PEUT LE CINÉMA ?

L'IRAK EN GUERRE

Du 21 au 27 novembre dernier, au cinéma Les 3 Luxembourg (Paris, France), les rencontres « Proche-Orient : que peut le cinéma ? » ont consacré une journée à des films irakiens et à des films de différentes nationalités sur l'Irak produits en 2005 et 2006. De ceux que nous avons pu visionner, nous retiendrons deux longs métrages tout à fait impressionnants, le documentaire espagnol du cinéaste péruvien Javier Corcuera, *Invierno en Bagdad*, et l'un des rares films de fiction de la programmation, *Ahlaam* de l'Irakien Mohamed Al-Daradji.

MICHEL EUVRARD

Encadré par des plans d'archive de Bush et de Blair annonçant l'invasion de l'Irak et de manifestations contre la guerre dans différents pays, dont le Canada au début, et à la fin de photos de visages d'Irakiens alors vivants, morts aujourd'hui, *Invierno en Bagdad*, décrit la vie quotidienne à Bagdad au cours des phases successives de la guerre : bombardements, invasions, occupation.

Il a fallu une belle intrépidité à Al-Faradji et à son équipe pour tourner dans un Bagdad toujours chaotique et dangereux.

Un jeune cireur de souliers en blouson rouge y est notre fil d'Ariane, par ses parcours quotidiens dans le labyrinthe de la ville partiellement détruite, jonchée de gravats, hérissée de barbelés, et par ses commentaires en voix off.

Aux incendies, aux scènes de désolation, aux cris des blessés, aux pleurs des familles, aux sirènes des ambulances, succède le silence des rues vides. Puis, petit à petit, la vie reprend; des vendeurs de poissons, des véhicules militaires et des patrouilles de soldats américains parcourent la ville.

On pénètre dans les couloirs d'un hôpital à la suite d'une mère qui amène en fauteuil roulant un petit garçon dont le pansement doit être refait; une adolescente, qui a passé trois mois à l'hôpital où l'on réparait son bras droit fracassé, y revient avec son père pour des séances de rééducation. Dans la cour de récréation d'une école, les enfants parlent des morts, une petite fille raconte ce qu'elle a vu à l'hôpital; leur institutrice dit qu'elle a moins d'élèves, beaucoup de parents n'envoient plus leurs enfants. Un conducteur d'ambulance raconte son travail pendant les bombardements, une femme revient dans sa maison en ruine...

Le rythme rapide du montage, la vision factuelle, lucide, claire, la vivacité des apparitions ponctuelles du jeune cireur au blouson rouge montrent les dégâts mais excluent le pathos qu'aurait pu provoquer l'accent mis sur les enfants. Le film n'en est que plus frappant et convaincant. Tourné avant le déchaînement des conflits entre les différentes factions ethniques et religieuses, il donnait une image positive de la dignité et des ressources morales du peuple irakien.

Réalisateur irakien d'à peine trente ans émigré aux Pays-Bas puis en Angleterre, Mohamed Al-Daradji est retourné filmer *Ahlaam* dans un Bagdad encore à feu et à sang. Seul le rôle-titre a été confié à une comédienne professionnelle, l'émouvante Aseel Adel.

La première partie du film raconte comment les deux personnages principaux — Ali, qui fait son service militaire, et Ahlaam, qui prépare avec sa mère et ses sœurs son proche mariage — se retrouvent, sans se connaître, internés dans un asile psychiatrique : Ali a tenté de désertir avec son ami Hasan, Ahlaam a réagi avec violence à l'arrestation musclée de son fiancé Ahmed le jour de son mariage; elle est emmenée à l'asile dans sa robe de mariée et y subit des traitements qui finissent de la déséquilibrer. On voit qu'Al-Daradji n'est pas tendre pour le régime de Saddam.



Ahlaam

Peu de temps après, les armées anglo-américaines envahissent l'Irak et lors d'un bombardement, l'asile est gravement touché; les survivants, dont Ahlaam, Ali et un seul docteur se retrouvent dans les rues livrées au pillage et aux raids d'hommes armés cagoulés qui tirent sur tout ce qui bouge.

Ali, qui a résisté aux mauvais traitements, aide le docteur à retrouver les malades blessés ou perdus. Ahlaam erre dans les rues, désorientée, affolée par les bombes et les tirs. Ali, puis ses parents, la repèrent, puis la reperdent. Elle est montée sur le toit d'un grand immeuble vide, d'où elle a une vue panoramique de Bagdad, sur laquelle se clôt le film.

Il a fallu une belle intrépidité à Al-Faradji et à son équipe pour tourner dans un Bagdad toujours chaotique et dangereux. Intrépidité payante : les personnages de la fiction s'insèrent avec une totale crédibilité dans la réalité captée par le cinéaste; cette authenticité et cet engagement clouent le spectateur dans son siège. Le chaos, les destructions, le coût humain de l'intervention anglo-américaine l'emportent sur les crimes du régime baasiste.